

Le Commerce du sel de l'Uvinza au XIXe siècle. De la cueillette au monopole capitaliste

Jean-Pierre Chrétien

Citer ce document / Cite this document :

Chrétien Jean-Pierre. Le Commerce du sel de l'Uvinza au XIXe siècle. De la cueillette au monopole capitaliste. In: Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 65, n°240, 3e trimestre 1978. pp. 401-422;

doi : 10.3406/outre.1978.2134

http://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1978_num_65_240_2134

Document généré le 26/04/2017

Abstract

The salt works of Uvinza near the confluence of Malagarazi and Rutshugi rivers, which for several centuries supplied the countries north east of Lake Tanganyika, grappled themselves to the long distance caravan trade which joined the Indian Océan to Ujiji in the middle of 19th century. For a long time their exploitation was done in the form of « seasonal gatherings » by salt workers who came every dry season from Buha and from Burundi. The production of salt which could reach 300 tons a year instigated the development of a régional trade based on exchange of salt against luxury commodities (beads, clothes) in the East, and against cattle in the West. In Burundi for example, the bayangayanga (hawkers) specialized in a barter trade of salt, cattle and hoes. The Uvinza salt production was controlled by the three kings of the area most likely from the beginning of the 19th century. Its commercialization however was carried out by the Zanzibar-Ujiji trade network since 1850. The installation of the German station in Ujiji in 1896 was followed up by an official seizure of those salt mines and by the creation of a monopolistic company, the «Central African Lakes Society» (headed by Otto Schloifer). In spite of the technical, ecological and political difficulties the production of salt increased gradually and went up to 1 000 tons per year, in 1914 it had reached 4 000 tons. The local trade System was reoriented towards different salt trading stations along the coast of Lake Tanganyika. At the same time African profits decreased and were divided between porters, employed by the foreign firms, and the hawkers who involuntarily became agents of colonial capitalism.

Résumé

Les salines de l'Uvinza, près du confluent de la Malagarazi et de la Rutshugi, qui approvisionnaient les pays situés au nord-ouest du lac Tanganyika depuis des siècles, se sont greffées sur le commerce à longue distance des caravanes reliant l'Océan Indien à Ujiji à partir du milieu du XIXe siècle. Leur exploitation garda cependant longtemps la forme d'une « cueillette » saisonnière effectuée par des sauniers venus à chaque saison sèche du Buha et du Burundi. La production de sel, qui pouvait atteindre 300 tonnes par an, a suscité le développement d'un commerce régional : échanges contre des denrées de luxe (perles, cotonnades) vers l'est et contre du petit bétail vers l'ouest. Au Burundi par exemple des colporteurs bayangayanga se spécialisèrent dans le troc du bétail, des houes et du sel. La production de l'Uvinza était contrôlée par les trois souverains du pays sans doute depuis le début du XIXe siècle, elle était en outre drainée par le réseau commercial zanzibarite d'Ujiji depuis 1850. La création de la station allemande d'Ujiji en 1896 fut suivie d'une mainmise officielle sur ces salines et de la création d'une compagnie concessionnée à monopole, la Société des Lacs d'Afrique Centrale (dirigée par Otto Schloifer). Malgré des difficultés techniques, écologiques et politiques, la production passa peu à peu à 1 000 tonnes par an, puis à 4 000 en 1914. Le commerce local se réorienta vers les points de vente de ce sel sur les côtes du lac Tanganyika, mais les profits des africains se dégradèrent et se morcelèrent entre les porteurs, employés par les firmes étrangères, et les petits colporteurs, devenus eux aussi les agents involontaires du capitalisme colonial.

Le Commerce du sel de l'Uvinza au XIX^e siècle.

De la cueillette au monopole capitaliste

par

JEAN-PIERRE CHRÉTIEN

Le rôle historique du sel dans le développement des échanges commerciaux à moyenne ou à longue distance est un phénomène dont l'importance dans le passé africain n'est plus à démontrer¹. Les salines de l'Uvinza, situées le long de la vallée de la basse Malagarazi, à une cinquantaine de kilomètres à l'est du lac Tanganyika, peuvent être étudiées sur une très longue durée puisque, d'après l'enquête archéologique menée en 1967 par John Sutton, leur exploitation remonte au Ve siècle de notre ère² et qu'aujourd'hui elles produisent quelques 30 000 tonnes par an dans le cadre de la *National Development Corporation* de la République de Tanzanie. Néanmoins le XIX^e siècle, notamment la période qui va de 1840 à 1920, représente un moment exceptionnel dans leur histoire. L'essor quantitatif de leur production s'accompagne alors de deux mutations successives, aussi bien dans la technologie que dans la rentabilisation commerciale : la première est liée à l'ouverture de l'axe commercial des caravanes reliant Bagamoyo, sur l'Océan Indien, au comptoir d'Ujiji créé vers 1840 sur les bords du Tanganyika par des marchands arabes et waswahili ; la deuxième correspond à la mainmise coloniale allemande sur la région à partir de 1893³. Ces transfor-

1. R. MAUNY, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*, Dakar, 1961, p. 221-233.

2. J.E.G. SUTTON et A.D. ROBERTS, «Uvinza and its Salt Industry», *Azania*, III, 1968, p. 45-86. John Sutton fournit une description remarquable, fondée sur l'archéologie, les traditions orales et les sources imprimées, de l'évolution des technologies et de la production du Ve au XX^e siècle. Andrew Roberts dresse un tableau de l'évolution politique et économique de l'Uvinza du début du XIX^e siècle à nos jours d'après les sources imprimées et quelques dossiers d'archives. Nous sommes largement redevables à ces deux auteurs de tout ce que nous rappelons sur les salines de l'Uvinza. Les archives et les enquêtes sur lesquelles nous nous appuyons apportent du neuf surtout sur les processus de commercialisation. Personnellement nous préférierions parler du Buvinza, conformément à l'usage des langues bantu de cette région d'Afrique orientale, mais le terme *Uvinza* (d'inspiration swahili) s'est tellement répandu dans les écrits que nous l'avons gardé tel quel.

3. Sur l'ouverture au commerce à longue distance des royaumes situés au nord-est du lac Tanganyika, voir par exemple notre article sur «Le Buha à la fin du XIX^e siècle : un peuple, six royaumes», *Études d'histoire africaine*, Lubumbashi, VII, 1975, p. 9-38. L'implantation allemande à Ujiji s'effectua en trois étapes : en 1893 le capitaine Sigl fit une première expédition jusqu'à Ujiji, en 1895 le capitaine Leue y retourna, en 1896 le capitaine Ramsay fonda la station militaire.

mations apparaissent déjà dans les restes archéologiques : la poterie C dégagée par J. Sutton, avec ses sortes de grands chaudrons évasés, est à l'image de l'intensification des travaux au milieu du XIXe siècle ; son déclin reflète l'implantation d'une production industrielle, celle de l'entreprise allemande de la *Central-Afrikanische Seengesellschaft* à partir de 1902.

De l'artisanat à l'industrie, du petit commerce de troc à la création d'un marché régional centré sur le lac Tanganyika, devant ces étapes d'une croissance, la tentation est grande de brosser un tableau inspiré plus ou moins naïvement des schémas économiques et des conceptions de la «civilisation» de notre époque et de notre culture⁴. Avant de cartographier des courants commerciaux ou de recenser des marchés il convient pourtant de voir comment ces échanges anciens s'inséraient dans la société des populations concernées et de s'interroger sur les ruptures introduites par les transformations du XIXe siècle. De ce point de vue les contacts entre l'Uvinza et les pays situés plus au nord, le Buha et le Burundi, apportent un éclairage différent de celui donné par les relations établies avec les commerçants banyamwezi⁵. Cette question nous semble être un exemple significatif de l'intérêt de la dimension anthropologique dans l'histoire économique.

COLLECTES SAISONNIÈRES ET COLPORTAGES

Au XIXe siècle l'extraction s'effectuait à partir d'une douzaine de sources salées situées à proximité du confluent de la Rutshugi et de la Malagarazi, notamment de celles de Pwaga, de Kasenga, de Ndore et de Nyanza. Les voyageurs européens (explorateurs anglo-saxons, missionnaires catholiques ou protestants, officiers et fonctionnaires allemands) qui se rendirent à Ujiji entre 1858 et 1899 nous ont laissé, pour cette quarantaine d'années, une quinzaine de descriptions plus ou moins détaillées de ces salines. Ils pouvaient les observer près du gué sur la Rutshugi qu'empruntait la route des caravanes en venant de Tabora⁶. La saumure était versée dans des bassins en argile pour une première

4. Sur l'historiographie «libérale» ou nationalitaire qui mit l'accent dans les années 1960 sur les villes, les États et le grand commerce, voir la note critique de J.L. VELLUT, «L'Afrique aux XVIIe et XVIIIe siècles : connaissances, idéologies, perspectives», *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1977, 3, p. 1076-1101.

5. A. ROBERTS, «Nyamwezi Trade», in R. GRAY et D. BIRMINGHAM, *Pre-Colonial African Trade*, Londres, 1970, p. 39-74, insiste sur le rôle du fer et du sel, dans la mesure où ils sont récupérés dans le commerce à longue distance qui débouche sur l'Océan Indien.

6. Les récits utilisés sont les suivants : R. BURTON, *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, trad., Paris, 1862, p. 389-390 (1858) ; V.L. CAMERON, *A travers l'Afrique*, trad., Paris, 1878, p. 160 (1874) ; H.M. STANLEY, *A travers le continent mystérieux*, I, p. 369 et 489 (1876) ; G. LEBLONC, éd., *A l'assaut des pays nègres. Journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale*, Paris, 1884, p. 294 (1879) ; E.C. HORE, *On the Twelve Tribes of Tanganyika*, 1883, in J.B. WOLF, *Missionary to Tanganyika*, Londres, 1970, p. 139 (1879-80) ; H. WISSMANN, *Unter deutscher Flagge. Quer durch Afrika von West nach Ost von 1880 bis 1883*, Berlin, 1889, p. 237 (1881) ; O. BAUMANN, *Durch Massailand zur Nilquelle*, Berlin, 1894, p. 246-247 (1892) ; A. LEUE, «Ein Marsch durch Uwinza (Deutsch-Ostafrika)», *Globus*, 1901, p. 60-64 (notamment p. 63) (1895) ; H. FONCK, «Ueber eine Erforschung des Malagarasiflusses», *Deutsches Kolonialblatt*, 1897, p. 98-100 (1896) ; H. FONCK, *Deutsch-Ostafrika. Eine Schilderung deutscher Tropen nach zehn Wanderjahren*, Berlin, 1910, p. 211 et 288-289 (1898 et 1901) ; DANTZ, «Die Reisen des Bergassessors Dr Dantz in Deutsch-Ostafrika, in den Jahren 1898, 1899, 1900», *Mittheilun-*

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

décantation par évaporation puis mise à bouillir dans de grands vases sur des foyers installés sous abris de branchages. Selon Cameron une opération intermédiaire de filtrage était effectuée dans des auges en bois, des étoffes en écorce d'arbre servant de filtres⁷. Après 7 à 10 heures d'ébullition, le sel, une fois cristallisé et refroidi, était aggloméré en blocs coniques (qualifiés souvent de « pains de sucre ») ou cylindriques d'environ 1 m de long sur 30 cm de diamètre et pesant entre 9 et 13 kg⁸. Ces paquets, enveloppés de feuilles et de filasse de *brachystegia*⁹, étaient appelés *ibihiga* ou *ibibere*, le premier terme étant d'un emploi plus général sans doute d'origine vinza, le second étant plutôt utilisé par les Baha et les Barundi¹⁰. La charge d'un porteur se montant à trois ou quatre *bihiga* au maximum, c'est-à-dire de 25 à 35 kg de sel, représentait le total de la production d'un « cuiseur de sel » moyen. En effet la production n'était pas le fait d'une corporation de sauniers spécialisés, mais de milliers de gens de l'Uvinza et des pays voisins qui venaient à chaque saison sèche « cuire »¹¹ leurs charges de sel. Le saunage était un équivalent de la chasse ou de la cueillette, une activité complémentaire de la période creuse de l'agriculture. En mai, à la fin de la saison des pluies, Stanley de passage à Kasenga (en 1876), décrit des huttes en ruines, des pots brisés, des charbons éteints et des déchets de sel : le site est alors déserté au profit des travaux agricoles et aussi parce que les rivières en crue submergent une partie des salines. S'il était passé en août ou en septembre comme le firent vingt ans plus tard les capitaines Leue (août 1895) et Fonck (septembre 1896), il aurait découvert des centaines de huttes en activité et les bords de la Rutshugi transformés en fourmilière humaine.

Comme pour la chasse, la forge ou les semailles, des rituels préliminaires étaient exigés à l'ouverture du travail. En 1896 Fonck signale que la fabrication est bloquée à Nyanza à cause de l'absence du *Medizinmann* (plus exactement du *muteko*, le chef religieux de la terre dans les institutions du Buha et de l'Uvinza). On peut se demander si cette perturbation du rituel n'exprime pas les difficultés de la conjoncture politique (l'insécurité liée à une succession

gen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten, 1902, p. 68-76 («Das Gebiet des unteren Mlagarassi») (1898) ; Oberleutnant GLAUNING, lettre de Tabora, le 7.12.1899, *Mittheilungen... aus den deutschen Schutzgebieten*, 1900, p. 29 (1899). Les dates indiquées entre parenthèses sont celles du passage de ces voyageurs en Uvinza. A ces sources imprimées, il faut ajouter les documents figurant dans les archives de la *London Missionary Society* à Londres (School of Oriental and African Studies), dossiers de *Central Africa* ; et ceux des Archives des Pères Blancs à Rome. Dans les archives allemandes du *Deutsches Zentralarchiv* de Potsdam (DZA), que nous avons beaucoup utilisées ici, figure notamment un rapport du gouverneur von Götzen du 11 septembre 1901, fondé sur une étude de l'adjudant Köhler du poste de Rutshugi (série *Reichskolonialamt*, R.K.A., 500, f. 3-7).

7. Selon un système également employé à Ivuna (au lac Rukwa) et à Kibero (près du lac Albert).

8. Des sacs en forme de pains de sucre enveloppés de feuilles d'arbres et pesant de 20 à 25 livres (Arch. Pères Blancs, *Diaire* de Rumonge, 7.10.1880) ; des paquets cylindriques de 20 à 30 livres anglaises (Hore, in WOLF, déjà cité, p. 139) ; des paquets d'environ 10 kg (WISSMANN, déjà cité, p. 237).

9. Le *miombo* des explorateurs. Les feuilles dites *amarembere* en gihiga ou en kirundi, d'après nos enquêtes dans l'est du Burundi.

10. Au sing. *igihiga* et *ikibere*. Le premier est parfois prononcé *igishiga* au Burundi. *Ikibere* fait référence à une sorte de jonc, *umubere* (*typha angustifolia* selon le *Dictionnaire rundi-français* de F.M. RODEGEM, p. 32) qui servait aussi bien à empaqueter ces blocs de sel qu'à fabriquer du sel végétal potassique.

11. *Gucanira* en kirundi, verbe qui signifie : entretenir le feu du foyer, faire cuire et aussi faire fondre le minerai de fer.

royale, ce qui est le cas en 1896 dans la principauté du Misanga après la mort du roi Kasanura) ou, à d'autres moments, de la conjoncture météorologique. Ces aléas et le caractère ponctuel des observations faites par les étrangers de passage rendent particulièrement difficiles les estimations quantitatives. A raison d'une charge de 25 kg au moins par saunier et d'une fréquentation d'environ 20 000 personnes durant chaque saison sèche, A. Roberts propose un total de 500 tonnes par an¹². Mais le chiffre de 20 000, avancé par Otto Schloifer en 1901 pour appuyer le lancement de sa Société des Lacs d'Afrique Centrale, est discutable¹³. En 1896 le capitaine Ramsay, chef de la nouvelle station militaire d'Ujiji, reconnaissait que les estimations s'échelonnaient de façon très approximative entre 10 000 et 500 000 *bihiga* par an! A raison, selon lui, de 12 à 15 kg par *bihiga*, soit au maximum de trois *bihiga* par charge transportée, ces chiffres pouvaient donner en gros de 3 500 à 160 000 «cuiseurs de sel» pour une production globale de 130 à 6 500 tonnes. En fait les maxima doivent être au moins divisés par 10¹⁴. Plus raisonnablement le gouverneur von Götzen, dans le rapport qu'il adressa à Berlin en septembre 1901, fixait la production annuelle à environ 300 tonnes, à raison de quelques 27 000 *bihiga* d'environ 11 kg chacun, soit le travail d'une dizaine de milliers de sauniers¹⁵. Si modeste soit-elle, cette production annuelle de 300 tonnes de sel de première qualité¹⁶ représentait une richesse notable, compte tenu de la rareté de cette denrée en Afrique. Dans cette partie du continent les salines les plus proches étaient au sud celles d'Ivuna près du lac Rukwa, à l'ouest celles du lac Mweru au Kazembe, au nord celles de Kibero (près du lac Albert) et de Katwe (près du lac Edouard) et à l'est celles de la région du lac Eyasi au sud de la Rift Valley.

Les terres salées de certains marais du Buha du nord (à la frontière du Buyungu et du Muhambwe) et de l'est de l'Unyamwezi (Bukune et Bulungwa) étaient plus proches, mais d'un rendement beaucoup plus faible et de médiocre qualité¹⁷.

12. D'après DANTZ, p. 73-75 (Cf. *Azania*, 1968, p. 69).

13. Voir les souvenirs de O. SCHLOIFER, *Bana Uleia, Ein Lebenswerk in Afrika*, Berlin, 1939, p. 169. Cet ouvrage représente une source essentielle pour l'histoire des salines de l'Uvinza à l'époque allemande. Le chiffre de 20 000 a été repris dans un article du *Hamburger Korrespondent* du 30.12.1901 (DZA, R.K.A., 500, f. 39) d'après une conférence faite à Berlin par Schloifer au moment où il constituait sa société.

14. Ramsay au gouverneur, Ujiji, 1.8.1896 (DZA, R.K.A., 622, f. 10-17), rapport publié en grande partie dans le *Deutsches Kolonialblatt*, 1896, p. 770-772. Le chiffre de 500 000 est tellement invraisemblable qu'il faut presque supposer la présence d'un zéro en trop sur une des notes utilisées par Ramsay. Comme le rappelait Jan Vansina dans *History in Africa*, 1974, p. 109-127, le «doute systématique» est plus que jamais nécessaire en histoire africaine.

15. Rapport de von Götzen au Département des Colonies du 11.9.1901, cité en note 6. A. Roberts propose aussi le chiffre de 350 tonnes par an (*Azania*, 1968, p. 69), à partir de la mention de FONCK, 1897, sur les revenus du poste de Rutshugi en septembre 1896 ; 3 521 *bihiga*, soit 35 tonnes environ. Il suppose que ce montant représentait une taxe de 10%, alors qu'elle atteignait 50% et que cette statistique de Fonck est tout à fait ponctuelle, le régime allemand ne fonctionnant alors que depuis deux mois. On voit qu'un erreur de calcul peut donner cependant une estimation proche de la réalité. Le chiffre de 300 tonnes donné par von Götzen est fondé sur les résultats de l'ensemble de l'exercice 1896-97.

16. Oscar Baumann en fit analyser un échantillon par l'Académie royale des mines à Berlin : il s'avéra qu'il contenait le taux exceptionnel de 95,57% de chlorure de sodium (O. BAUMANN, *Durch Massailand...*, p. 292).

17. Sur l'ensemble de ces salines, voir A. ROBERTS, *Azania*, 1968, p. 66-67. Sur celles du Buha, cf. DANTZ, déjà cité ; notre article sur le Buha et les observations des Pères Van der Burgt (Arch. Pères Blancs, *Diare de St-Antoine*, 18 et 19.10.1896) et Capus («Eine Missionsreise nach Uha und Urundi», *Petermanns Mitteilungen*, 1898, p. 185). Selon les Barundi, le sel «noir» (*umutugutu*, violacé) du Buha s'opposait au sel «blanc» de l'Uvinza (enquête *Burambi*, 16.9.1977).

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

Néanmoins leur exploitation se déroulait de la même façon qu'en Uvinza. Pour les Barundi par exemple, la fréquentation des salines de l'Uvinza était un prolongement de leurs activités plus anciennes sur celles du Buha : le voyage était plus long, le sel de meilleure qualité, mais l'organisation sociale du travail était la même. Nous avons recueilli les témoignages de plusieurs vieillards, notamment dans l'est et le sud du Burundi, qui avaient participé à cette activité dans leur jeune âge¹⁸. C'était durant la saison sèche, de juin à septembre, qu'ils quittaient leur enclos pour aller « cuire le sel » au Buha. Outre les boues salées ils filtraient les cendres de plusieurs herbes et roseaux connus au Burundi (notamment au Kumoso, à l'est du pays) mais particulièrement développés au Buha (au Bushingo, au Buyungu et au Muhambwe¹⁹). Ce sel « noir » ou « brun », considéré comme « mal cuit » comparé à celui de l'Uvinza, complétait avantageusement les ressources locales en sel potassique végétal. Les matières premières utilisées confirment encore le rapprochement que nous faisons entre le saunage et une activité de cueillette. Seuls les hommes y partaient en petits groupes de parents ou de voisins, s'initiant les uns les autres au travail et se faisant aider par de plus jeunes qui parfois faisaient plusieurs aller et retour pour rapporter du sel au domicile et revenir sur le lieu de travail avec des vivres supplémentaires. Comme lors des autres déplacements tels que les visites à la cour d'un chef ou du roi, on apportait en effet sa nourriture avec soi (un viatique appelé *induhuro* ou *impamba*). Mais pour ceux qui poussaient jusqu'à « Nyanza », c'est-à-dire en Uvinza, et y restaient plusieurs semaines, le problème alimentaire ne pouvait se résoudre dans le cadre familial. Il fallait y ajouter le problème de l'approvisionnement en bois à brûler ou en charbon de bois et le matériel de fabrication, à savoir les grands vases de cuisson.

Ces trois produits, vivres, bois et poteries, entraînèrent le développement d'un commerce au moins saisonnier aux abords des salines. Même en admettant que les sauniers bavinza continuèrent, en saison des pluies, à cultiver leurs champs (ne fût-ce que par le travail de leurs femmes, comme dans les familles de porteurs banyamwezi), l'afflux d'au moins 10 000 personnes sur un espace réduit d'une cinquantaine de km² durant quatre ou cinq mois débordait les ressources vivrières proprement locales. Les récipients en terre cuite étaient fournis par les potiers Bakiko, des groupes de pêcheurs-chasseurs analogues aux Batwa du Burundi, qui vivaient dans les vallées du Buha et de l'Uvinza²⁰. Pour le reste un double courant s'établissait en provenance du Buha et du Burundi : aux sauniers temporaires s'ajoutaient ceux qui se contentaient d'apporter des paniers de vivres, de pousser des chèvres ou d'acheminer des fagots de bois pour gagner une contrepartie en sel qu'ils pouvaient ensuite écouler chez eux sans avoir participé directement à sa production. En août 1895 le capitaine Leue observe un grand marché sur la rive gauche de la Rutshugi où petit et gros bétail, beurre, miel et autres vivres sont échangés contre du sel. En 1898 le

18. Notamment Ndimugahinga, *Magarama*, 9.9.1977 ; Mazuge, *Masabo*, 4.1.1967 ; Kiraga et Kabati, *Burambi*, 16.9.1977 ; Mubira et Tukuzi, *Giharo*, 13.9.1977 ; *Giheta*, 6.9.1977, etc. Les enquêtes de 1977 ont été effectuées dans le cadre du programme du Centre de Civilisation Burundaise du Ministère de la Culture du Burundi, auquel nous tenons à exprimer ici notre gratitude.

19. Ces herbes salifères sont au Burundi les suivantes : *umubere* (déjà citée), *umurago*, *umugonzo*, *urukangaga*.

20. Sur les Bakiko, cf. *District Book* de Kigoma (vol. VII des *D.B.* figurant à la School of Oriental and African Studies, p. 227) et l'article de J.L. BRAIN, « The Tutsi and the Ha : a Study in Integration », *Journal of Asian and African Studies*, 1973, 1. p. 39-49.

capitaine Fonck décrit les longues caravanes en provenance du Buha qui apportent quotidiennement du bois, du bétail et des céréales aux salines de la Rutshugi²¹. Des Baha servaient aussi d'intermédiaires entre l'Uvinza et le Burundi, échangeant le sel de l'un contre le petit bétail de l'autre et réciproquement. Mais des Barundi, notamment des Bamoso à l'est et des *bayangayanga* au sud (entre la haute Ruvyironza et l'escarpement dominant le lac Tanganyika) se lançaient aussi dans ces opérations purement commerciales, exportant des chèvres, des moutons et même des bovins (taurillons, vaches stériles) sur les marchés du Buha pour importer du sel au Burundi²². Dans le *Diaire de St-Antoine*²³, le missionnaire hollandais Van der Burgt, un des meilleurs connaisseurs de ce pays à l'époque, note (le 8 octobre 1896) que le qualificatif de «Wamosso» est devenu comme un «sobriquet» désignant les «marchands de sel», c'est-à-dire tous les frontaliers qui «pourvoient en effet une grande partie de l'Urundi oriental de sel tiré des marais de l'Uha et de l'Uvinza» ; au centre du pays, à Rubanga, il relève (le 8 février 1898) que les gens de la région vont acheter du sel au Bushingo. Sans jamais être coupées de leurs bases terriennes et agricoles, certaines de ces familles de colporteurs *bayangayanga* acquièrent une sorte de spécialisation mercantile fondée sur le troc de trois séries de denrées : le bétail, les houes et autres objets métalliques, le sel. Une enquête menée en 1977 auprès d'anciens *bayangayanga* de Burambi nous a montré l'importance de la forge dans la définition de leur activité : comme le saunage, cet artisanat qui implique la collecte de matières premières plus ou moins éloignées (le minerais de fer) et l'écoulement d'une production à la fois spécialisée et d'usage courant (les houes), entraîne le développement d'un système d'échanges. Le processus commercial est très bien évoqué dans le témoignage de Kabati²⁴ :

Tout apprenti colporteur commençait par extraire du minerai. Il allait fondre le minerai à la forge et quand il avait obtenu vingt houes, il allait acheter des vaches. Cela fait il pouvait apprendre à commercer parce qu'il venait d'«attraper la richesse». Il abattait les vaches et vendait les peaux contre des paquets de sel, puis il filait revendre ce sel.

Certains pouvaient aussi gagner leur première houe en portant une charge de trois *bihiga* au service d'un colporteur plus âgé. D'autres, déjà rodés aux échanges avec l'est, s'intéressaient aussi aux parures exotiques : gros coquillages de l'Océan Indien, perles de verre coloré, bracelets en fil de fer ou de laiton. Ils les trouvaient sur les marchés du Buha, au Heru (à Mbirira ou à Kasuru) ou même au Muhambwe, où ils rencontraient des colporteurs banyamwezi. Ces derniers achetaient les produits primaires des royaumes de l'ouest (bétail, sel) en échange de denrées plus élaborées comme les parures d'origine swahili, asiatique ou européenne que nous venons d'évoquer et aussi comme les cotonnades ou les fusils à piston. Ils troquaient ensuite le sel contre de l'ivoire au

21. LEUE, *Globus*, 1901, p. 76 ; FONCK, *Deutsch-Ostafrika*, p. 288-289.

22. J.M. VAN DER BURGT, *Dictionnaire français-kirundi*, Bois-le-Duc, 1903, art. «commerçant», p. 110-111. Témoignages de Ndimugahinga, *Magaroma*, 9.9.1977 ; Murengwe, *Muramvya*, 11.6.1968 ; Furete, *Butihinda*, 21.9.1977. Les Bamoso sont les habitants du Kumoso.

23. Arch. Pères Blancs.

24. *Burambi*, 16.9.1977.

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

Karagwe ou au Bunyoro : en janvier 1899 encore le Père Van der Burgt croisa une route du sel qui reliait l'Uvinza aux pays de l'ouest du lac Victoria par l'Usambiro²⁵.

On voit que le colportage du sel en direction du Buha et du Burundi se situait à un autre niveau : l'échange s'effectuait non contre des produits fabriqués de plus grande valeur mais contre des produits de l'agriculture et de l'élevage. D'autre part, à l'opposé du Buha où cette institution s'était développée avant la colonisation, le Burundi ne possédait pas de marchés, sauf sur le littoral du lac Tanganyika (sous l'influence des Bajiji et des Waswahili venus du sud). La vente se faisait dans les enclos, chez un chef ou surtout chez le «commerçant» lui-même, sous forme de troc, les unités de compte étant selon les transactions des chèvres, des houes ou des *bihiga*. Le colportage pouvait aussi accompagner l'abatage de bétail et la mise en vente des pièces de viande : le terme *muyangayanga* désigne aussi cette activité de boucher²⁶. Enfin quels que fussent les calculs de profit personnel auxquels se livraient ces «colporteurs», ils se retrouvaient chez eux insérés dans les relations institutionnelles du lignage, des clientèles et de la dépendance politique. G. Smets avait déjà insisté il y a trente ans sur le caractère pseudo-«féodal» pris par les transactions faites dans ce cadre²⁷. Un ancien marchand de Kirimiro nous en donna encore un exemple²⁸. Il ne traitait pas son chef local comme un client ordinaire mais comme un protecteur virtuel. Il gagnait donc son amitié en lui faisant cadeau d'un morceau de sel débité d'un de ses *bihiga*, il devenait son fidèle (*umutoni*) à l'égal d'autres dignitaires de sa cour et si l'opération se renouvelait ou s'il lui rapportait un beau coquillage (*ikirezi*) ou des bracelets torsadés (*inyerere*), il pouvait recevoir une vache qui consolidait leurs bonnes relations. Ce type d'échanges différés remplaçait l'équation arithmétique d'un troc commercial par une équation sociale où les redistributions «généreuses» des puissants et les prestations des sujets mêlaient subtilement le sens d'une réciprocité et celui de la hiérarchie, ce qui avait pour effet de freiner les enrichissements trop rapides²⁹.

LA MISE EN DÉPENDANCE POLITICO-ÉCONOMIQUE DE LA PRODUCTION

Les rois de l'Uvinza

Au passage de Burton en 1858 l'Uvinza est déjà divisé en trois principautés dont les souverains se partagent également les revenus des salines. L'importance du sel dans la politique locale se manifeste dans la convergence des frontières des

25. Témoignages de Kiraga et de Kabati, *Burumbi*, 16.9.1977 ; O. BAUMANN, p. 225-227 ; Arch. Pères Blancs, *Diaire de St-Antoine*, 22.1.1899 ; J.A. GRANT, *A Walk across Africa*, Londres, 1864, p. 159. Voir aussi A. ROBERTS, «Nyamwezi Trade», déjà cité.

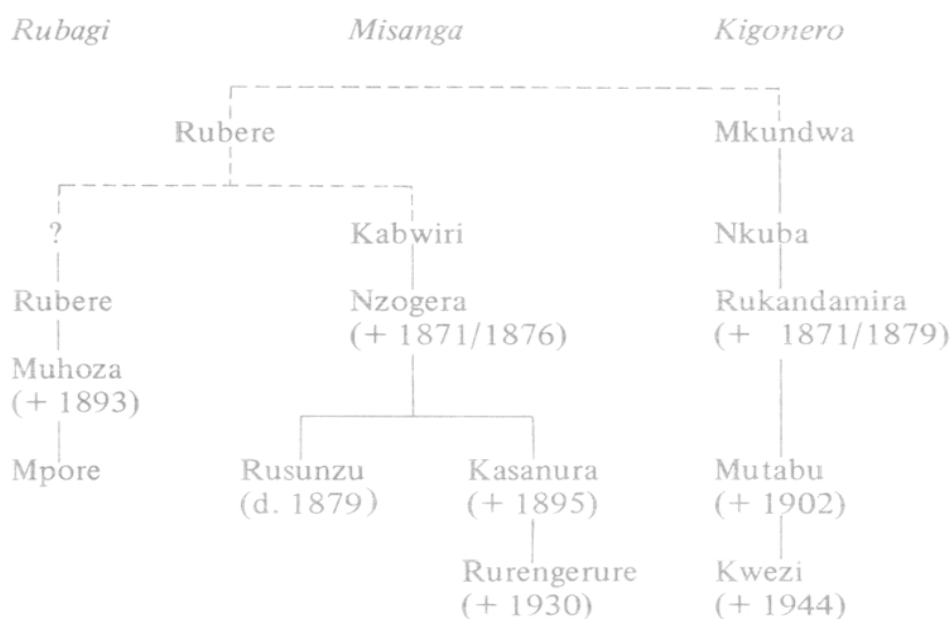
26. Bigiraneza, *Muzinda*, 27.9.1971, et *alii*.

27. G. SMETS, «Les institutions féodales de l'Urundi», *Revue de l'Université de Bruxelles*, fév.-avr. 1949, p. 9-10.

28. Ndimugahinga, *Magarama*, 9.9.1977.

29. Voir notre article sur «Échanges et hiérarchies dans les royaumes des grands lacs de l'Est africain», *Annales E.S.C.*, 1974, 6, p. 1327-1337.

trois territoires sur le confluent de la Malagarazi et de la Rutshugi. Les trois dynasties se réfèrent à un ancêtre commun : celle qui revendique la plus grande légitimité, en filiation directe avec le roi-fondateur Rubere, règne sur le Rubabi au nord-ouest ; celle du Misanga, issue d'un autre fils de Rubere, a étendu son domaine vers l'est jusqu'au-delà du coude de la Malagarazi dont elle contrôle un gué essentiel sur la route de Tabora et elle se distingue au XIXe siècle par ses luttes internes et par son attitude belliqueuse ; celle du Kigonero, au sud-ouest, se rattache à une soeur de Rubere qui aurait épousé un Mutongwe. Pour notre époque le tableau dynastique se présente de la façon suivante³⁰ :



Il est probable que cette généalogie, très floue au-delà de 1855, est lacunaire et quelque peu manipulée. En particulier le lien familial de la lignée du Kigonero avec les deux autres semble très fragile³¹. D'autre part le souvenir d'une unité ancienne est resté très vivace au XXe siècle³². On peut donc se demander si cette fragmentation en trois branches, due à des querelles familiales ou à l'insubordination de chefs locaux (au Kigonero par exemple), n'est pas un phénomène relativement récent lié aux raids ngoni du milieu du XIXe siècle, de même que le royaume du Buha du sud, attaqué par ces derniers, s'est disloqué en trois parties à la même époque³³. Et surtout l'importance prise par le commerce du

30. Tableau établi par A. ROBERTS, in *Azania*, 1968, p. 83. Nous avons adopté l'orthographe -r-, selon l'usage habituel dans les langues bantu de la région, pour caractériser le phonème réalisé dans l'alvéolaire /r/ au lieu de -l-. Les lignes en « tirets » désignent des liens hypothétiques, les croix marquent les dates de décès ou les marges dans lesquelles se situent ces dates, le d marque une destitution.

31. De même le tableau publié par Roberts a intégré le chef Katarambura, un aventurier qui a prétendu au trône du Misanga dans les années 1880, selon un procédé habituel de légitimation.

32. *District Book* de Kigoma (vol. VII, SOAS, p. 226).

33. Cf. notre article sur le Buha, déjà cité, p. 28.

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

sel à la suite de la création du comptoir d'Ujiji vers 1840 a attisé sans doute à la fois les rivalités internes, les ambitions des pouvoirs locaux proches des salines et les interventions étrangères, notamment celles des Banyamwezi. C'est de même vers 1830, au début de la percée zanzibarite vers le lac Tanganyika, que le roi Kabwiri aurait établi son contrôle sur le gué de la Malagarazi. Dans les années 70 l'ensemble de la région (Buha du sud et Uvinza) est l'objet des convoitises de Mirambo : il soutient d'abord Nzogera contre Rukandamira, puis la mainmise quasi exclusive de Rusunzu sur les salines (si l'on en croit le témoignage de Stanley qui y passa en 1876). Puis en 1881 c'est au tour de Tippu Tip d'intervenir dans ces parages avec l'aide de Rumaliza : ils appuient un chasseur d'éléphants de l'Ukaranga, Katarambura, contre Kasanura. A l'arrivée de Sigl en 1893 les Banyamwezi de l'Urambo restent influents le long de la Malagarazi : l'un d'eux crée même des difficultés au roi Mutabu. Le «port de traite» de l'Uvinza n'a donc pas débouché sur une centralisation politique affirmée, mais seulement sur un compromis entre trois pouvoirs, fondé (selon le témoignage de Leue), sur l'accès libre aux salines, l'interdiction du port d'armes dans cette sorte de zone neutre, le versement d'un tribut de 10% du sel alternativement à chacun des trois rois pendant deux ans. Un nouvel ordre fut brutalement introduit par les Allemands. En 1893 le capitaine Sigl arrête et fait abattre le roi Muhoza et son frère, en 1895 le capitaine Leue contraint à l'exil Musoma, fils du chef rebelle Katarambura, en 1896 le capitaine Fonck brise la résistance de la troisième principauté au cours de deux expéditions contre Mutabu. En 1898 ce même officier reçut solennellement les trois potentats résignés à la soumission : Mpore, Rurengerure et Mutabu. Depuis juillet 1896 un poste militaire dit de Rutshugi avait été installé sur la rive droite de la rivière près des salines³⁴. Cette mesure, une des premières que prit le capitaine Ramsay à Ujiji, témoigne de la double importance politique et économique de ces dernières : selon les estimations allemandes elles rapportaient chaque année de 10 à 50 tonnes de sel à chacun des trois rois de l'Uvinza³⁵.

Les marchands zanzibarites d'Ujiji

Dès la création de la factorerie d'Ujiji, le sel constitua, à côté des petits poissons du lac, de l'huile de palme du Burundi, des houes du Buha ou du Buvira, de l'ivoire du Manyéma et des vivres et du bétail des environs, un des produits fondamentaux du marché quotidien du quartier de Bugoyi («Ugoyi» selon les explorateurs). Le missionnaire anglais Edward C. Hore estimait que les *bihiga* représentaient en 1879 l'exportation essentielle d'Ujiji. Le Père Deniaud notait en octobre 1880 que des paquets de sel enveloppés de feuilles arrivaient tous les

34. Sur l'expédition de Sigl, voir son récit publié dans le *Deutsches Kolonialblatt*, 1894, p. 6-14. Leue consolide le pouvoir de Kasanura alors qu'il est mourant. Sur l'influence de Mirambo en Uvinza, cf. par exemple la lettre du missionnaire Southon du 28.3.1880, Arch. L.M.S., *Central Africa*, 3.1.C. Mutabu est fréquemment orthographié à l'époque *Mtau*, que nous avons à tort identifié avec Ntare, roi du Ruguru (cf. notre article sur le Buha, p. 34).

35. Selon Leue, la taxe se montait à 1/10 de la production, selon von Götzen (rapport déjà cité) à la moitié, d'où notre calcul établi sur la base de 300 tonnes par an. L'estimation de von Götzen, inspirée par les rapports de la station d'Ujiji, peut avoir été conduite par le souci de justifier la future taxe allemande de 50%.

jours de l'Uvinza sur ce marché ; en janvier 1881 il signalait le cas de quatre bateaux venus d'Ujiji jusqu'à Uvira (un comptoir annexe créé par les Waswahili au nord-ouest du lac) avec 450 paquets de sel. En 1889 le voyageur français Trivier observait encore l'importance du sel de l'Uvinza sur le marché d'Ujiji³⁶. Les sauniers y prirent l'habitude d'acquérir en échange de leur production non seulement du bétail, mais aussi des tissus et des perles. Les prix sont alors estimés en doubles brasses (*doti* de quatre yards) de cotonnade dite *amerikani* ou en rangées (*kete*) de petites perles. Ces nouveaux besoins créèrent une sorte de dépendance économique à l'égard des marchands arabes ou waswahili de la ville. Ces derniers purent réexporter le sel non seulement à l'ouest et au nord du lac, mais aussi vers l'est, jusqu'au Buganda selon Emin Pacha³⁷. De ce point de vue les chefs et les colporteurs banyamwezi, les princes bavinza et les commerçants zanzibarites se trouvèrent en concurrence, ce qui explique la fréquence des conflits ouverts et des attaques de caravanes sur la route de l'Uvinza. Le rôle des intermédiaires musulmans resta important sous la domination allemande.

*Militaires et entrepreneurs allemands :
du poste de Rutshugi à la Saline Gottorp*

Constatant le déclin du trafic de l'ivoire à la suite des mesures protectionnistes prises par les autorités de l'État du Congo et de la destruction par celles-ci du réseau arabo-swahili du Manyéma, le capitaine Ramsay insiste dans son rapport du 1er août 1896³⁸ sur l'intérêt du sel d'Uvinza qui se vend, dit-il, sur toutes les rives du Tanganyika et du Manyéma à Tabora. Ses qualités étaient connues depuis l'expertise qu'en avait fait faire à Berlin trois ans plus tôt l'explorateur Oscar Baumann : celui-ci pouvait déjà publier dans son récit de voyage³⁹ : «Une confiscation et une exploitation un tant soit peu méthodique de ces salines représentent dès aujourd'hui une entreprise non dénuée d'avenir». Ramsay réalisa la première phase de ce programme à la fin de juin 1896 en prenant officiellement possession, au nom du gouvernement, de ces salines en tant que ressource minière. L'adjudant Köhler et les 20 tirailleurs (*askari*) du poste de Rutshugi furent chargés de percevoir les droits qui en découlaient ; 50% du sel était réservé au fisc. La moitié restant était partagée à égalité entre les trois souverains et les cuiseurs de sel. Ceux-ci perdaient donc de 25 à 65% de leur revenu (selon que le tribut antérieur réservé aux pouvoirs locaux est estimé à 50% ou à 10%), ce qui peut expliquer les retards, voire la récession de 1896. Ramsay reconnaît lui-même le problème :

Si la production de sel n'est peut-être pas aussi importante cette année que d'habitude, cela sera dû à la peur et à la méfiance des indigènes devant les nouvelles mesures et devant la station. Mais les cuiseurs de sel, si l'adjudant les traite avec la justice et la patience que je lui ai recommandées avant toute chose,

36. Extraits de Hore et du *Daire* de Rumonge (rédigé par Deniaud) cités plus haut. E. TRIVIER, *Mon voyage au continent noir*, Bordeaux, 1891, p. 234-239.

37. EMIN PASCHA, *Die Tagebücher*, éd. par F. STUHLMANN, II, Hambourg, 1919, p. 170.

38. Rapport déjà cité (DZA, R.K.A., 622, f. 10-17).

39. *Durch Massailand...*, p. 247.

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

s'habitueront bientôt à verser la taxe à la station, d'autant plus qu'ils ont dû jusqu'ici verser la même taxe aux sultans.

Le mécontentement des populations lésées dans leurs intérêts (qualifié dans le vocabulaire colonial habituel de « méfiance des indigènes ») était grave, car la question fiscale se doublait du problème du portage. Les stocks de sel de Rutshugi devaient être acheminés à Ujiji, à quatre jours de marche. On hésita entre deux solutions, celle des corvées obtenues avec le concours des chefs bavinza ou celle d'une concession commerciale à des intermédiaires zanzibarites, en l'occurrence au mswahili Salumu, fils de l'ancien gouverneur (*wali*) d'Ujiji Mwinyi Kheri. En septembre 1896 le capitaine Fonck enquêta en outre sur les possibilités de navigation sur la basse Malagarazi, mais sans grand résultat⁴⁰. La question du portage resta d'actualité jusqu'à l'achèvement du chemin de fer de Tabora à Kigoma, c'est-à-dire jusqu'en 1914.

Malgré l'optimisme des rapports officiels⁴¹, les profits tirés du sel par la station d'Ujiji restèrent médiocres dans les premières années : 1 773 roupies en 1900 (environ 2 480 marks), ce qui représentait une vente de 35 tonnes au maximum, alors que des stocks énormes se gâtaient au poste de Rutshugi : environ 800 tonnes à la fin de 1901⁴². Le sel subissait les effets du marasme général des échanges sur les bords du Tanganyika : en 1900 on ne comptait dans le district d'Ujiji, à côté des petits colporteurs africains, que 20 commerçants asiatiques (surtout arabes), 5 grecs et 1 allemand. Le seul moyen de transport sur le lac consistait en grandes pirogues traditionnelles et en quelques boutres (*dhows*) arabes : par exemple la station avait acquis un boutre d'une capacité de 6 tonnes de charges. Le seul vapeur était une petite unité anglaise appartenant à l'*African Lakes Company* qui, outre ses comptoirs du lac Nyassa, était implantée à Kituta au sud du Tanganyika et dont la concurrence était redoutée par les Allemands. Le seul commerçant allemand dans ces parages était d'ailleurs un ancien adjudant, un certain Hoffmann, qui espérait bénéficier de la contrebande d'ivoire congolais en association avec un Arabe⁴³. La situation sembla changer avec le lancement en novembre 1900 du vapeur *Hedwig von Wissmann*, appartenant au gouvernement. Le maître d'oeuvre du transport et du montage de ce vapeur, le premier-lieutenant Otto Schloifer, conçut alors le projet d'une société commerciale et minière qui, en affrétant ce navire et en recevant la concession des salines de l'Uvinza, permettrait de rentabiliser les deux.

40. Article déjà cité, in *D.K.B.*, 1897. En ce qui concerne Salumu et ses rapports avec les Allemands, voir notre thèse (en préparation). Sur lui et son père, voir aussi F. RENAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe*, Paris, 1971 ; J. MARISSAL, *L'Islam et les royaumes interlacustres de l'Afrique de l'Est au XIXe siècle*, thèse de 3e cycle, Paris I, 1976 ; N.R. BENNETT, « Mwinyi Kheri », dans son *Leadership in Eastern Africa*, Boston, 1968, p. 139-164. Le contrat avec celui que Ramsay appelle « Salim ben Municheri » n'a pas été mentionné dans la publication que le *D.K.B.* a fait de ce rapport en 1896.

41. Cf. *Denkschrift betreffend die Entwicklung des deutsch-ostafrikanischen Schutzgebietes*, 1897-98, p. 85-86 et aussi le rapport de l'inspecteur des douanes Ewerbeck, 22.7. et 19.8.1900, in *DZA, R.K.A.*, 640, f. 83 ss.

42. Ce chiffre de 800 tonnes est donné par l'article déjà cité du *Hamburgischer Korrespondent* (30.12.1901), ce stock ayant été racheté par Schloifer. La situation économique à Ujiji apparaît alors dans le rapport du capitaine Bethe du 11.11.1900 (*DZA, R.K.A.*, 6475, f. 3-6). Notre estimation de 35 tonnes est un maximum fondé sur un prix minimum du *gihiga* à ce moment-là, à savoir 1/2 roupie (selon la *Deutsch-Ostafrikanische Zeitung* du 27.10.1900), pour un total de 1 773 roupies.

43. Voir rapport de Bethe (ci-dessus) et aussi le *Diaire de St-Antoine*, 29.10.1896.

Cet officier faisait partie de ce qu'on peut appeler l'équipe de Wissmann, un groupe dans lequel un certain romantisme de l'aventure exotique se combinait avec des projets économiques concernant l'ouverture commerciale des grands lacs d'Afrique orientale. Avant d'organiser la mise en eau du *Hedwig von Wissmann* sur le Tanganyika, il avait participé aux expéditions du Comité Antiesclavagiste Allemand sur les bords du lac Victoria en 1892-1893⁴⁴. Il put donc jouer de ses relations dans l'armée, dans les milieux d'affaires intéressés par l'Afrique orientale (notamment à la *Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft*) et dans les groupes de pression politiques et idéologiques tels que la *Deutsche Kolonialgesellschaft*. En 1902 Hermann von Wissmann en personne publia un article favorable à ses projets dans *Die Woche*. Au début de 1901, à la veille de quitter l'armée, alors qu'il était encore sur les bords du Tanganyika, Schloifer obtint l'appui du major von Estorff, commandant des troupes coloniales (*Schutztruppe*) en Afrique de l'est qui assurait alors l'intérim du gouverneur von Götzen⁴⁵. Ce dernier défendit ensuite vigoureusement en septembre 1901 le projet de contrat que lui proposa Schloifer lors de son passage à Dar es Salaam et qui débouchait sur la constitution d'une sorte de société concessionnée⁴⁶. Dans son rapport au Département des Colonies (*Kolonial-Abteilung*), von Götzen proposait un bail sur les salines qui respectât les besoins de la population locale, il envisageait la possibilité pour Schloifer d'utiliser les prestations en travail obligatoire des indigènes pour le portage du sel et des autres denrées commerciales vers le lac Tanganyika, enfin il évoquait l'affrètement du vapeur et une éventuelle concession ferroviaire entre la côte et le lac Nyassa. Les projets de Schloifer étaient multiformes : une entreprise de portage entre le Nyassa (poste de Mwaya près de Langenburg) et le Tanganyika (poste de Bismarckburg) et en particulier l'acheminement du matériel de l'*African Transcontinental Telegraph Company* de Cecil Rhodes dont le chantier se trouvait alors au sud d'Ujiji ; le commerce avec le Congo (il acheta une propriété près de la baie de Kigoma et un boutre) ; la prospection minière (il embaucha un chercheur d'or venu d'Afrique du Sud, un certain Arndt) ; l'exploitation du caoutchouc de lianes de la région de l'Ukawende ; enfin, le joyau de l'affaire, l'exploitation des salines de l'Uvinza. A Berlin, seul le dernier projet fut retenu pour une aide officielle : il reçut un bail de 50 ans pour l'exploitation exclusive des sources salées situées près du confluent de la Rutshugi et de la Malagarazi, en échange d'un loyer à verser à l'administration et d'une prestation annuelle réservée aux trois rois de l'Uvinza⁴⁷. Il constitua alors (le 12 avril 1902) la Société des Lacs d'Afrique Centrale (*Central-Afrikanische Seengesellschaft*) dont le modeste capital de 400 000 marks (augmenté de 200 000 marks en septembre 1903) fut rassemblé essentiellement par les familles de Schloifer et de sa femme (une fille

44. Sur cet *Antisklaverei-Komitee*, voir notre article sur «Le passage de l'expédition d'Oscar Baumann au Burundi», *Cahiers d'études africaines*, 1968, 1, notamment p. 56-59.

45. O. SCHLOIFER, *Bana Uleia*, p. 169-174 ; DZA, *R.K.A.*, 972, notamment f. 52-67. Il quitte le lac Tanganyika en juin 1901 par Bukoba et Mombasa et y revient en août 1902 après avoir obtenu l'accord de von Götzen à Dar es Salam, puis celui du Département des Colonies à Berlin.

46. Rapport déjà cité de von Götzen du 11.9.1901.

47. Selon le *District Book* de Kigoma (p. 207 de l'exemplaire déjà cité), cette prestation se montait à 140 livres sterling, soit un peu plus de 4 000 roupies, c'est-à-dire l'équivalent de 27 tonnes de sel au prix d'Ujiji vers 1914, donc à peine 1% de la production de l'époque.

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

du marquis Schrenck von Notzing), en Oldenbourg, et par quelques amis comme les familles Buchfinck et Francke à Cassel ou F. Eiffe (gérant de la société en Allemagne) à Hambourg. Les milieux des négociants des grands ports étaient à peine représentés, si l'on excepte quelques actionnaires de Lübeck, Rostock et Brême. Les 154 noms enregistrés en 1903 se répartissent sociologiquement de la façon suivante⁴⁸ :

Professions libérales, juristes, cadres	52
Particuliers, sans profession	38
Militaires	30
Industriels, commerçants, banquiers	20
Nobles, propriétaires fonciers	13
Religieux	1
	154

Schloifer était institué chef de l'entreprise (*Geschäftsführer*) pour 40 ans, avec un traitement de 12 000 marks par an. Cette société, de par sa composition et les relations de son patron « perpétuel », était une affaire plutôt archaïque, de type à la fois familial et bureaucratique. Schloifer revint en Afrique orientale accompagné de son épouse et de cinq employés : deux agents commerciaux et trois techniciens des salines⁴⁹.

La plupart des activités commerciales ou minières prévues lui réservèrent des déceptions : la construction du télégraphe transcontinental fut arrêtée après la mort de Cecil Rhodes, le commerce avec le Congo resta languissant, la concession de caoutchouc ne fut jamais accordée, le prospecteur Arndt quitta la C.A.S.G. pour la compagnie anglaise *Tanganyika Concessions*. En 1904 les projets de négoce polyvalent étaient pratiquement abandonnés et les projets miniers furent réservés à une autre société (créée en 1905). La C.A.S.G. se réduisit à l'exploitation du sel de l'Uvinza qui s'avéra rentable puisque, selon Schloifer lui-même, elle donna, sauf exceptions, des dividendes de 5 à 17% jusqu'à la guerre de 1914. Dès son retour à Ujiji en octobre 1902 le principal objectif fut donc la mise en place du monopole sur les salines⁵⁰. Ses agents s'installèrent près des sources de Pwaga, de Nyanza et de Ndore pour y percevoir les taxes créées depuis 1896, tels des fermiers généraux percevant la gabelle. Puis en compagnie du premier-lieutenant Wilhelm Göring, alors chef de la station d'Ujiji, ils choisirent le site de la future usine de Nyanza. Schloifer lui donna le nom de Saline Gottorp en hommage au grand-duc d'Oldenbourg, un des protec-

48. Les listes nominatives des associés figurent dans le dossier G 27/54 du fonds allemand des *National Archives of Tanzania* (Dar es Salaam), f. 29-30 et 39. Elles sont identiques de 1903 à 1913.

49. Trois autres furent recrutés sur place en Afrique orientale. Il s'agissait de G. Hilpert, E. Wieprecht, F. Buchfinck, A. Plomien, E. Peschke, F. Nehlsen, R. Raatz et E. Hoffmann. Plusieurs décédèrent ou quittèrent la société dans les années suivantes. Le plus stable fut Nehlsen, responsable de l'usine de Gottorp, surnommé *Bwana Fundi*, Monsieur le Technicien (NAT, G 27/54 et *Bana Uleia*, p. 191).

50. La *Deutsch-Ostafrikanische Zeitung* de Dar es Salaam donna régulièrement des informations sur la C.A.S.G. : par ex. les 15.5, 24.5, 14.6, 18.10 et 15.11.1902, les 2.5, 16.5, 6.6, 4.7, 24.11 et 17.12.1903. De mars à décembre 1903 il s'absente de nouveau de Kigoma pour l'Allemagne, où il s'emploie à consolider financièrement son entreprise. Nous développerons ailleurs l'activité commerciale de la société au Burundi.

teurs de son entreprise. Le 6 novembre 1902 une réunion solennelle des trois souverains de l'Uvinza (Rurengerure, Mpore et Kwezi) fut convoquée à Nyanza pour leur faire reconnaître l'abandon de leurs droits en échange d'une prestation annuelle que leur verserait la C.A.S.G.⁵¹. En mars 1904 la chaudière venue d'Allemagne étant installée à Gottorp, les autres salines furent interdites à l'exploitation artisanale. C'était la fin de la vieille économie de «cueillette». Le double avantage de cette mesure devait être, selon Schloifer, de réduire la consommation de bois, une denrée trop rare dans la région pour être mal employée, et rendre les gens disponibles pour le portage. Il l'expliqua à Berlin en décembre 1901⁵² :

Naturellement les 20 000 cuiseurs de sel noirs qui se rassemblent là-bas tous les ans pour y cuire le sel en gaspillant beaucoup de bois et pour le vendre ensuite à Tabora et ailleurs après versement d'une taxe à la station d'Ujiji, devraient maintenant se voir interdire l'accès. Ce n'est plus en cuisant le sel qu'ils doivent gagner leur argent, mais en le portant.

Un vieux Mswahili originaire d'Ujiji que nous avons rencontré à Bujumbura en 1971 gardait encore le souvenir de cette mesure brutale à l'encontre des intérêts africains. Il l'évoque en termes très simples⁵³ :

Le sel venait du Buvinza ; c'est là qu'il y avait huit ou dix puits qui étaient sous la surveillance d'un dirigeant appelé *mutware* (chef) ; le sel, c'est un liquide qu'on chauffe jusqu'à ébullition et qui se solidifie et devient sel. Après leur arrivée, les Européens construisirent une clôture tout autour en disant : «il est interdit à tous les gens de cette région de fabriquer du sel, seuls les Européens peuvent faire du sel!» Ils construisirent des maisons ainsi que de grandes cuves pour le raffiner.

Avant de mesurer l'impact de ce monopole sur la population, un rapide bilan de l'activité de la C.A.S.G. de 1904 à 1914 peut être établi. En fait la production connut des vicissitudes nombreuses liées à la conjoncture, soit météorologique ou écologique, soit politique ou économique. En mars 1905 une ordonnance du gouverneur limita strictement, pour des raisons d'ordre public, les possibilités de commerce dans les districts du Rwanda et du Burundi. En particulier le colportage étranger, qu'il fût le fait d'Asiatiques ou d'Africains, y était interdit. Or le Burundi représentait un des marchés les plus intéressants pour le sel de l'Uvinza. En février 1906 Wilhelm Göring, à Ujiji, se plaignit de la chute des exportations de sel de son district à la suite de cette mesure⁵⁴. Puis, durant la saison des pluies de 1906, une crue de la Malagarazi inonda les installations de Gottorp, situées trop près du fleuve. Il fallut, en attendant leur

51. Accord entériné en mars 1903 par le chef de la station, von Müller (DZA, R.K.A., 500, f. 68). Voir *Bana Uleia*, p. 172-176. Le monopole gouvernemental fut reconfirmé par un avis du Département des Colonies en date du 16.10.1906 (cf. *D.K.B.*, 1906, p. 70). L'intervention de Schloifer dans les affaires de sel avait commencé en 1901 par le rachat des stocks de Rutshugi : dans son livre (p. 170) il parle de 250 tonnes et non de 800 (cf. *supra*).

52. *Hamburgischer Korrespondent*, 30.12.1901 (DZA, R.K.A., 500, f. 39).

53. Baruwani, *Bujumbura*, 14.10.1971.

54. Cf. W.R. LOUIS, *Ruanda-Urundi. 1884-1919*, Oxford, 1963, p. 167-168. Göring au gouverneur, Ujiji, 24.2.1906 (Arch. Africaines, Bruxelles, archives allemandes de l'ancien Ruanda-Urundi, microfilm 160).

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

reconstruction en un endroit plus sûr, recourir de nouveau pendant quelques mois à la « cuisson » artisanale sur la saline de Pwaga, sous le contrôle du poste militaire de Rutshugi⁵⁵. En 1907 le nouvel établissement de Gottorp s'équipa d'une deuxième chaudière qui permit d'augmenter la production de 50% en passant d'un millier de tonnes par an à environ 1 500 t.⁵⁶ Mais en 1908 la production dut être arrêtée durant plusieurs mois à cause des répercussions locales de la crise mondiale et surtout de l'expansion de la maladie du sommeil sur les bords de la Malagarazi⁵⁷. En 1910-1911 on passa à 2 000 tonnes par an et en 1913-1914 à 4 000 tonnes⁵⁸. Aujourd'hui on atteint les 30 000 tonnes. Après avoir piétiné durant près de dix ans, la production décolla donc au moment de l'arrivée du chemin de fer de Kigoma, c'est-à-dire à la veille de la guerre mondiale. Schloifer affirme que dès 1914 il aurait pu fournir 16 000 t. par an. Le principal goulot d'étranglement se situait en aval de la fabrication, au stade de l'écoulement, c'est-à-dire du transport et de la commercialisation⁵⁹.

NOUVELLES ORIENTATIONS DU PETIT COMMERCE AFRICAÏN : LE CAS DU BURUNDI

A ses débuts, obsédé par la rivalité avec les firmes britanniques (*African Lakes, Tanganyika Concessions*), Schloifer rêvait d'exporter son sel jusqu'au lac Nyassa. Il dut se rabattre sur une diffusion purement régionale dans le cadre de la colonie allemande. Le port d'attache du *Hedwig von Wissmann* fut déplacé de Bismarckburg à Kigoma au début de 1903 en fonction de ce trafic plus tourné vers le nord. Des agences, tenues par des employés africains fonctionnèrent à Usumbura, et un certain temps, à Rumonge. Schloifer s'efforça, en vain semble-t-il, d'obtenir des tarifs préférentiels sur le vapeur pour ses charges de sel. En 1913 le fret de Kigoma à Usumbura se montait à 42,8 heller par charge de porteur (environ 40 kg) sur le vapeur allemand et à environ 50 heller sur les boutres, soit entre 10,70 et 12,50 roupies par tonne⁶⁰. Une partie du sel était vendue sur place à Rutshugi, mais le gros de la production était acheminé par porteurs jusqu'à Ujiji où elle était achetée par des Arabes, des Indiens ou des

55. *Bana Uleia*, p. 208-212.

56. *Deutsch-Ostafrikanische Zeitung*, 20.7.1907. Dans son livre Schloifer confond, semble-t-il, les chiffres de 1904 avec ceux de 1907, en attribuant à la première année une production moyenne de 1 800 t. (cf. p. 191).

57. *Deutsch-Ostafrikanische Zeitung*, 19.8.1908 et 7.11.1908.

58. *Deutsche Kolonialzeitung*, 15.7.1911, p. 492 et 12.8.1911, p. 544 (E. ZIMMERMANN, « Tabora-Udjidji ») ; F.O. KARSTEDT, « Gegenwärtiges und Zukünftiges vom Tanganjikasee », *Koloniale Monatsblätter*, nov. 1913, p. 487-498.

59. Les troupes belges d'occupation remirent en route l'exploitation de 1917 à 1921 et atteignirent les 300 tonnes par mois (G. MOULAERT, *La campagne du Tanganika*, Bruxelles, 1934, p. 226), puis les Anglais créèrent en 1926 la *Nyanza Salt Mines Ltd* qui produisait 7 000 tonnes en 1948 et 20 000 en 1960 (Cf. A. ROBERTS, *Azania*, 1968, p. 80-81).

60. Sur les négociations de Schloifer avec les autorités allemandes, cf. NAT, G 6/10 (von Ledebur au gouverneur, Bismarckburg, 6.4.1903 ; Schloifer à von Ledebur, 4.9.1902 ; von Müller au gouverneur, Ujiji, 11.12.1902 ; Haber à von Ledebur, Dar es Salaam, 19.2.1903). Le chef d'Ujiji, le premier-lieutenant von Müller est très favorable à Schloifer, ce qui n'est guère le cas pour von Ledebur. Sur les tarifs de fret pour le trajet Kigoma-Usumbura, Uelzmann, Kigoma, 15.5.1913 in Arch. Africaines, Bruxelles, fonds allemands, 89.

Bajiji plus ou moins islamisés, qui transportaient les charges sur des pirogues, sur des boutres ou sur le vapeur. L'écoulement se faisait dans les régions riveraines du lac, notamment au Burundi, soit sur des marchés locaux des plaines, soit par colportage vers les montagnes⁶¹.

Le Rwanda et le Burundi «sont très importants pour notre commerce de sel», écrivait Schloifer en 1908. Cela supposait la liberté du colportage ; or elle resta limitée, même après la sortie de l'ordonnance du 7 mars 1906 qui assouplissait le contenu de celle du 10 mars 1905 en faveur des commerçants «indigènes» non ressortissants du Rwanda ou du Burundi. Les autorités militaires restèrent en effet très méfiantes à l'égard des marchands de sel et de chèvres venus des districts voisins⁶². Assurément les employés fixes des magasins arabes ou indiens du littoral burundais pouvaient compenser cet obstacle⁶³. Mais finalement les grands bénéficiaires du système autoritaire allemand au Burundi furent sans doute les colporteurs locaux, les anciens *hayangayanga*, débarrassés de leurs concurrents d'Ujiji ou de Bukoba.

Dans la géographie économique burundaise l'ancien courant de l'est allait donc être supplanté peu à peu par un courant en direction de l'ouest : l'ancienne transhumance des sauniers vers le Buha était remplacée par des aller et retour vers les magasins asiatiques d'Usumbura et de Rumonge. Ce mouvement vers les points d'échanges de l'Imbo (la région des plaines bordant le lac Tanganyika) remontait aux premiers contacts avec les Waswahili au milieu du XIXe siècle, mais il fut amplifié à l'époque allemande. De simples gens descendaient par exemple au marché d'Usumbura pour se procurer du sel et d'autres denrées en échange de petit bétail (des chèvres), de peaux ou d'autres produits locaux⁶⁴. Les *hayangayanga* menaient des opérations plus complexes. Exploitant la rareté du sel dans l'intérieur du pays, les besoins en viande des populations côtières du lac et les variations régionales de prix qui en découlaient, ils circulaient un peu partout, achetant du bétail jusqu'en Bweru (au nord-est du Burundi) et vendant la viande et les peaux dans les centres swahili de Rumonge et de Nyanza ou à Usumbura, en échange de paquets de sel, grâce auxquels ils rachetaient de nouvelles têtes de bétail, et ainsi de suite. Les plus réputés venaient du sud du pays, notamment de Burambi (dans les montagnes dominant Rumonge). Les «Barambi», déjà familiarisés, on l'a vu, avec des échanges diversifiés de bétail, de sel et de houes, s'adaptèrent à la nouvelle situation. Ils devinrent des intermédiaires réguliers des Arabes et des Waswahili de Rumonge, certains allèrent même chercher des *bihiga* de la C.A.S.G. jusqu'à Ujiji en échange d'huile de palme ou de nattes⁶⁵. D'autres Burundi purent s'employer pour le portage des caravanes de sel d'Usumbura vers Gitega, la nouvelle capitale de la «Résidence de l'Urundi» fondée en 1912, ou vers Kigali, au Rwanda. En outre l'usage de régler

61. *Bana Uleia*, p. 194-195. Hans MEYER, *Die Burundi*, Leipzig, 1916, planche 27, donne une photo du débarquement des *bihiga* venus de Gottorp sur la grève d'Usumbura.

62. DZA, R.K.A., 641, f. 99-101 : Schloifer au *Reichskolonialamt*, Berlin, 6.3.1908, R.K.A. à la C.A.S.G., Berlin, 24.3.1908.

63. Göring évoque cette possibilité (Ujiji, 24.2.1906, in Arch. Africaines, Bruxelles, fonds allemands, microfilm 160).

64. Barashubije, Ntirabumpa, Bwinyo, *Murangara*, 3.1.1967.

65. Bigiraneza, *Muzinda*, 27.9.1971 ; Baruwani, *Bujumbura*, 14.10.1971 ; *Rumonge*, 11.9.1971 ; Kiraga et Kabati, *Burambi*, 16.9.1977.

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

le salaire des porteurs ou des travailleurs en sel, qui resta longtemps en vigueur (redonnant au «salaire» sa signification originelle), contribua à diffuser tout un petit commerce de revente⁶⁶.

D'après les rapports annuels de la Résidence⁶⁷, environ 600 tonnes (un peu plus de 60 000 *bihiga*) furent déchargés à Usumbura durant l'exercice 1912-1913, mais seulement 168 tonnes en 1913-1914. Les 16 790 *bihiga* acheminés par le lac durant cette dernière année se ventilèrent ensuite de la façon suivante :

– réexportations vers le lac Kivu (Rwanda)	472	<i>bihiga</i>
– réexportations vers le Congo (par terre ou par le lac)	1 222	–
– ventes sur le marché de Gitega	7 380	–
– ventes sur le marché d'Usumbura	3 812	–

Ces chiffres restent obscurs sur plusieurs points. Les statistiques relatives aux caravanes donnent 310 charges pour l'année d'Usumbura à Gitega, ce qui laisse entendre que les 7 380 *bihiga* vendus dans ce dernier centre avaient été acheminés surtout de façon diffuse par de petits colporteurs. D'autre part le total n'atteint que 12 886 *bihiga* : que sont devenus les quelques 4 000 *bihiga* supplémentaires ? Enfin il n'est pas sûr que tout le sel vendu à Gitega provienne alors d'Usumbura : des circuits d'approvisionnement venant du sud-est persistaient sur l'axe Uvinza-Burundi. On remarque aussi que l'importance du sel est relativement plus grande sur ce marché que sur celui d'Usumbura (13% contre 5%), ce qui est sans doute à attribuer à la rareté des points de vente dans les régions montagneuses. Ces phénomènes, associés à l'insalubrité des plaines infestées de tsé-tsé, expliquent sans doute que les autorités d'Ujiji aient songé à réanimer les vieux réseaux commerciaux du Buha. En 1914 le premier-lieutenant Gerlich, du poste de Kasuru («Kassulo») annonce au Résident Schimmer que la C.A.S.G. a ouvert un entrepôt au grand marché de Mbirira («Berira») en vue d'approvisionner en sel les postes allemands de Gitega et de Nyakazu (celui-ci venait d'être édifié au sud-est du Burundi) et d'attirer vers le chemin de fer allemand les exportations de peaux de ce pays. La réponse de Schimmer fut négative, le réseau commercial articulé autour d'Usumbura et de Gitega semblant mieux rodé⁶⁸.

Le petit commerce de l'époque précoloniale se poursuivit donc au début du XXe siècle, mais ses pôles d'attraction se modifièrent : aux lieux de production (saline, forge) furent substitués des centres de négoce situés notamment aux ruptures de charge que représentaient les ports du lac Tanganyika. Entre la matière première et les consommateurs une série d'intermédiaires se plaça : techniciens et ouvriers de Gottorp, porteurs de la C.A.S.G., marchands asiatiques d'Ujiji et leurs bateliers, agents commerciaux d'Usumbura et de Rumonge et leur personnel, colporteurs locaux. Les Africains concernés par ce secteur

66. Mazige, *Musabo*, 4.1.1967. En fait la région du Rwanda la plus concernée par cette exportation était celle du lac Kivu (à ce sujet, une remarquable étude de D. NEWBURY, «Lake Kivu Regional Trade during the XIXth Century», sous presse : nous remercions l'auteur de nous avoir communiqué son manuscrit). Sur le salaire en sel, beaucoup de témoignages dans nos enquêtes, par ex. Musase, *Ramvya*, 21.7.1966.

67. Arch. Africaines, Bruxelles, fonds allemands, microfilm 160, *Jahresbericht* pour la période avril 1913-mars 1914.

68. Arch. Africaines, Bruxelles, fonds allemands, 47 II : premier-lieutenant Gerlich à la résidence d'Urundi, Kassulo, 31.7.1914.

économique se retrouvèrent morcelés en trois groupes : les porteurs bavinza et bajiji ; les travailleurs employés par les firmes commerciales sur les bateaux, dans les magasins ou pour les déchargements ; enfin les colporteurs *bayangavanga*. Nous avons tenté d'apprécier les conséquences de ce système nouveau sur les ressources des anciens sauniers-colporteurs ; il nous a semblé que deux des catégories citées en étaient directement issues : celle des porteurs embauchés entre l'Uvinza et Ujiji et celle des colporteurs en activité sur les collines du Burundi. Il est très difficile d'estimer les profits anciens. Il faudrait connaître le nombre de voyages effectués aux salines et évaluer le coût du déplacement (nourriture, etc.). En général une expédition de ce type est présentée comme devant rapporter un bénéfice de 100%, compte tenu des frais : un *gihiga*, valant une chèvre près des salines, est échangé au moins à une semaine de distance contre deux chèvres, si bien que pour un seul transport, comprenant au moins trois *bihiga*, le profit brut serait de trois chèvres⁶⁹. Or les salaires des porteurs recrutés avant 1914 en Uvinza pour quatre jours de route, soit au moins une semaine d'absence, se montaient à un *gihiga* de sel, sur les quatre qui avaient été transportés : l'équivalent à Ujiji d'une chèvre ou encore de 1 à 1,5 roupie. Selon Schloifer 3 000 à 4 000 porteurs étaient employés chaque mois, mais un certain nombre devaient effectuer deux voyages mensuels et gagner (E. Zimmermann le signale en 1911) 3 à 4 roupies par mois. Soit l'équivalent de 2 à 3 marks à une époque où le salaire moyen de l'ouvrier rhénan était de quelques 125 marks⁷⁰. A l'autre bout de la chaîne le colporteur burundais qui transportait quatre *bihiga* entre Usumbura et Gitega, en 1913 par exemple, les achetait à 2,20 roupies chacun sur le premier marché pour les revendre à 3 roupies sur le second, soit un gain brut pour lui de 3,20 roupies (80 heller par *gihiga*) qui correspondait à la valeur d'une chèvre 1/3 (4 chèvres, vendues chacune à 2,50 roupies sur le marché de Gitega, pour le transport de trois charges)⁷¹. Donc une charge de sel qui rapportait vers 1895 environ trois chèvres (6 à la vente contre 3 à l'achat) à un colporteur venu du Burundi central, que cette opération pouvait avoir occupé durant un mois, rapportait une vingtaine d'années plus tard à ce même colporteur (ou à son fils) l'équivalent d'un peu plus d'une chèvre pour un aller-retour d'une dizaine de jours, après avoir déjà rapporté une chèvre à un porteur de l'Uvinza pour une distance équivalente.

Il reste à évaluer le profit qui revenait aux nouveaux intermédiaires, européens et asiatiques : il dépassait largement l'équivalent d'une troisième chèvre que l'on pourrait s'attendre à trouver pour chaque charge, selon le calcul que nous venons de rappeler. En effet si d'une part le prix de vente du sel au Burundi a baissé (un *gihiga* valant à peu près une chèvre et non plus deux) au cours de cette période, sa valeur à la production semble avoir baissé davantage encore grâce à l'industrialisation du processus de fabrication. Le prix de vente à la sortie

69. II. FONCK, *Deutsch-Ostafrika*, p. 288-289 et Ndimugahinga, *Magarama*, 9.9.1977. Le profit pouvait être plus élevé si le colporteur était aussi le saunier, mais il faudrait, pour l'évaluer, connaître la valeur de la nourriture exigée par la route et celle du matériel utilisé pour la cuisson. En outre le poids du *gihiga* est variable, il semble avoir diminué durant notre période.

70. *Bana Uleia*, p. 191 ; *Deutsche Kolonialzeitung*, 12.8.1911, p. 544. Sur les salaires ouvriers de l'époque en Allemagne, voir H. BURGELIN, *La société allemande, 1871-1968*, Paris, 1969, p. 91.

71. *Jahresbericht* 1913-14, Arch. Africaines, Bruxelles, microfilm 160.

de l'usine de Gottorp se situait au maximum à 1/2 roupie par *gihiga*, ce qui portait la plus-value dans l'espace considéré de 1 à 6 à la place de 1 à 272. D'après les divers éléments chiffrés que nous avons déjà mentionnés, on peut établir le tableau suivant montrant l'évolution du prix du *gihiga* au cours de son acheminement de l'Uvinza à Gitega :

Gottorp	:	1/2	roupie
Ujiji	:	1,5	---
Usumbura	:	2,2	---
Gitega	:	3	---

Compte tenu des frais de transport, à savoir 40 heller de portage de l'Uvinza à Ujiji et 15 heller de fret par bateau d'Ujiji à Usumbura, on obtient un profit de 0,60 roupie par *gihiga* de 10 kg pour la C.A.S.G., de 0,55 roupie pour les intermédiaires asiatiques et de 0,80 roupie pour les colporteurs. Sur 2,5 roupies de plus-value entre les salines et un marché du Burundi central, 48% (1,20 rp.) reviennent donc à des Africains et 52% (1,30 rp.) à des entreprises étrangères. Mais les étrangers bénéficient en outre de la concentration de leurs moyens (l'usine de Gottorp, les boutres arabes) et obtiennent des profits importants, surtout si on les compare à la modicité des investissements⁷³, tandis que les colporteurs-porteurs africains, subissant le contrecoup de la baisse relative des prix de vente terminaux (en valeur-bétail) et de la faiblesse de leurs moyens techniques (les jambes et la colonne vertébrale des porteurs), gagnent, on l'a vu, à peu près un tiers en moins qu'avant la colonisation. Et surtout à la place d'un seul acteur africain, on a au moins deux personnes (sans parler des autres travailleurs des firmes étrangères) qui, pour compenser la baisse des revenus fournis par chacun des déplacements, vont être amenés à multiplier ceux-ci. Le travail africain se trouvait donc à la fois morcelé et accéléré. Comme nous disait un vieillard de Burambi, le marchand de sel «filait» (*gukata*, néologisme swahili adapté à ce style d'activité) vers les montagnes, une fois ses paquets de sel achetés sur les bords du Tanganyika⁷⁴.

Les principes généraux des sociétés industrielles de l'Occident moderne, l'émiettement du travail et le productivisme, se retrouvaient donc à ce niveau modeste de la rentabilisation coloniale. Le monopole allemand à la production, l'habileté des intermédiaires asiatiques et l'activité de fourmis des anciens colporteurs barundi, baha ou bavinza, motivés par la croissance de nouveaux besoins (impôts en numéraire, demande de cotonnades...), l'ensemble s'articulait

72. 7 500 roupies par mois (représentant donc le produit des 150 tonnes -- 15 000 *bihiga* -- produites jusque vers 1909) peuvent couvrir, semble-t-il, le salaire des deux techniciens européens, des quelques ouvriers africains, le prix du bois à brûler et même une partie correcte de l'amortissement calculé sur une dizaine d'années. La comptabilité précise de l'entreprise nous fait défaut ici.

73. Si nos estimations sont exactes, la production de 1 600 tonnes atteinte en 1910, soit 160 000 *bihiga* par an, donnerait un profit de 96 000 roupies, soit environ 134 000 marks : un beau résultat pour une société dont le capital s'élevait depuis 1903 à 600 000 marks et qui permet de comprendre qu'on ait pu aller jusqu'à verser des dividendes de 17% selon Schloifer (cf. *supra*).

74. *Burambi*, 16.9.1977. Cet exemple illustre les possibilités d'information que présente une analyse linguistique précise du contenu des sources orales, un aspect trop souvent négligé en histoire sociale au profit de considérations théoriques marquées en général par notre propre univers culturel.

LE COMMERCE DU SEL DE L'UVINZA

pour le plus grand profit des investisseurs et de l'administration d'origine européenne. En 1898 le capitaine Fonck s'émerveillait⁷⁵ devant «la force de travail du nègre» quand ce dernier s'activait pour son propre compte. En 1914 le rythme des saisons avait cédé la place aux courbes de dividendes et ce qui subsistait de «l'économie de cueillette» était tombé sous l'emprise du mercantilisme colonial.

Jean-Pierre CHRÉTIEN

RÉSUMÉ

Les salines de l'Uvinza, près du confluent de la Malagarazi et de la Rutshugi, qui approvisionnaient les pays situés au nord-ouest du lac Tanganyika depuis des siècles, se sont greffées sur le commerce à longue distance des caravanes reliant l'Océan Indien à Ujiji à partir du milieu du XIXe siècle. Leur exploitation garda cependant longtemps la forme d'une «cueillette» saisonnière effectuée par des sauniers venus à chaque saison sèche du Buha et du Burundi. La production de sel, qui pouvait atteindre 300 tonnes par an, a suscité le développement d'un commerce régional : échanges contre des denrées de luxe (perles, cotonnades) vers l'est et contre du petit bétail vers l'ouest. Au Burundi par exemple des colporteurs *bayangayanga* se spécialisèrent dans le troc du bétail, des houes et du sel. La production de l'Uvinza était contrôlée par les trois souverains du pays sans doute depuis le début du XIXe siècle, elle était en outre drainée par le réseau commercial zanzibarite d'Ujiji depuis 1850. La création de la station allemande d'Ujiji en 1896 fut suivie d'une mainmise officielle sur ces salines et de la création d'une compagnie concessionnée à monopole, la Société des Lacs d'Afrique Centrale (dirigée par Otto Schloifer). Malgré des difficultés techniques, écologiques et politiques, la production passa peu à peu à 1 000 tonnes par an, puis à 4 000 en 1914. Le commerce local se réorienta vers les points de vente de ce sel sur les côtes du lac Tanganyika, mais les profits des africains se dégradèrent et se morcelèrent entre les porteurs, employés par les firmes étrangères, et les petits colporteurs, devenus eux aussi les agents involontaires du capitalisme colonial.

SUMMARY

The salt works of Uvinza near the confluence of Malagarazi and Rutshugi rivers, which for several centuries supplied the countries north east of Lake Tanganyika, grappled themselves to the long distance caravan trade which joined the Indian Ocean to Ujiji in the middle of 19th century. For a long time their exploitation was done in the form of «seasonal gatherings» by salt workers who came every dry season from Buha and from Burundi. The production of salt which could reach 300 tons a year instigated the development of a regional trade based on exchange of salt against luxury commodities (beads, clothes) in the East, and against cattle in the West. In Burundi for example, the *bayangayanga*

75. H. FONCK, *Deutsch-Ostafrika*, p. 289.

(hawkers) specialized in a barter trade of salt, cattle and hoes. The Uvinza salt production was controlled by the three kings of the area most likely from the beginning of the 19th century. Its commercialization however was carried out by the Zanzibar-Ujiji trade network since 1850. The installation of the German station in Ujiji in 1896 was followed up by an official seizure of those salt mines and by the creation of a monopolistic company, the «Central African Lakes Society» (headed by Otto Schloifer). In spite of the technical, ecological and political difficulties the production of salt increased gradually and went up to 1 000 tons per year, in 1914 it had reached 4 000 tons. The local trade system was reoriented towards different salt trading stations along the coast of Lake Tanganyika. At the same time African profits decreased and were divided between porters, employed by the foreign firms, and the hawkers who involuntarily became agents of colonial capitalism.